

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Robert Kopp (séance du lundi 19 décembre 2005)

Gérald Antoine : Au cours du colloque organisé en avril dernier, à la Fondation Singer-Polignac, sur le thème *l'histoire et le roman*, le romancier Marc Lambron avait choisi pour sujet « l'histoire proche et le roman ». Ainsi vous êtes-vous côtoyés l'un l'autre. A une courte distance près : selon lui, le romancier a besoin d'un certain recul pour recomposer le réel dont il s'inspire. Qu'en pensez-vous ? - J'ai d'ailleurs cru observer que, presque tout au long de votre propos, vous avez parlé du « roman de mœurs » plutôt que du « roman du présent ». Ne croyez-vous pas que, si le romancier ne s'occupe que du moment présent, il tend à décrire plutôt qu'à raconter : comme disent les linguistes, il remplace le récit par le discours. Bref, c'est le choix que firent, de manière délibérée, les adeptes du « nouveau roman »

Ma seconde question est tout autre. Vous avez cité Sainte-Beuve. Cela m'a fait repenser à *Volupté*. Marc Lambron déclarait, lors de la même rencontre : « Au fond la fiction peut faire revenir le réel ». Il en donnait pour preuve la réaction de tels lecteurs de son roman *1941* : « ce que vous rapportez à telle page, c'était tout à fait cela ». L'auteur de *Volupté* n'a-t-il pas voulu faire revenir le réel de manière beaucoup plus directe et tangible ? Il a écrit ce roman pour faire revenir vers lui son Adèle disparue. N'est-ce pas l'exemple achevé de la fiction empruntée au passé proche et destinée à ressusciter le réel dans le futur immédiat ?

*
* *

Alain Besançon : Permettez-moi de vous demander dans quelle catégorie vous rangez les deux petits livres suivants : l'un est *La conjuration de Fiesque* de Retz, qui se lit comme un roman merveilleux, mais qui a une base historique ; l'autre est *La conjuration des Espagnols contre Venise* de l'Abbé de Saint-Réal, également roman et livre d'histoire.

*
* *

Jean Baechler : En ramenant les choses à l'élémentaire, on peut formuler deux propositions. Soit un genre qui combine le récit et la description d'un milieu. Du côté du récit, l'application du critère de la véridicité montre qu'il n'y a pas compatibilité entre roman et histoire puisque l'on a d'un côté des faits et de l'autre une fiction. Par contre, du côté du milieu, il y a confusion totale entre le roman et non pas l'histoire, mais la sociographie, avec la différence que le roman est de la sociologie augmentée de génie. Quel est votre sentiment sur cette dualité asymétrique ?

*
* *

Alain Plantey : J'ai beaucoup apprécié cette évocation du travail qui nous habite tous et qui consiste à décrire, imaginer et juger. On décrit ce que l'on a imaginé, mais on ne peut imaginer sans juger. Prenez Rembrandt et sa *Leçon d'anatomie* ; il décrit, mais on sent bien qu'il imagine aussi ; quant à l'œil du médecin, il juge. *La Marseillaise* de Rude elle aussi est faite d'une description, d'imagination et d'un jugement.

*
* *

Claude Dulong-Sainteny : J'aimerais revenir sur *La Princesse de Clèves* parce qu'il me semble qu'il n'y a pas de roman où le décor soit plus en contradiction avec le sens profond de l'œuvre. Le décor est celui de la cour de Henri II et les personnages s'y expriment aussi galamment que dans les salons que fréquentait la romancière. Sous ce décor très daté, Mme de Lafayette dynamite un mythe de l'époque en affirmant qu'il n'y a d'amour que malheureux. Nous sommes déjà dans Proust.

*
* *

Jean-Claude Casanova : Ma question porte sur la relation entre le roman et la politique. Je pense à trois romans politiques : la trilogie du *Roman de l'énergie nationale* de Barrès, *La France contemporaine* d'Anatole France et *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romain. Concernant l'époque évoquée, ces ouvrages sont en gros supérieurs à l'œuvre historique qui existe, par la pénétration, par l'ampleur. Le volume de Jules Romain sur Doriot est un chef d'œuvre absolu sur la naissance des mouvements fascistes ; je n'en connais nul équivalent dans la littérature politique ou les sciences sociales. Pourquoi le romancier réussit-il mieux que l'historien ?

*
* *

Réponses :

A Gérald Antoine : J'ai essayé de suggérer que non seulement chaque romancier, mais également chaque époque a sa définition propre du roman. Marc Lambron dit avec nombre de romanciers de sa génération qu'un certain recul temporel est nécessaire, d'où l'idée de situer l'histoire du roman à l'époque de la génération précédente. Modiano est une parfaite illustration de cette manière de procéder, lui qui est né bien après la période de l'occupation et dont presque tous les romans sont situés dans cette période.

Si l'on faisait l'inventaire des époques favorites choisies par les romanciers contemporains, on constaterait que l'opinion de Lambron est aujourd'hui assez largement partagée. Mais elle n'est pas celle des Goncourt qui comprenaient la modernité comme étant strictement limitée au présent qu'on a sous les yeux. D'ailleurs, ils ne définissaient pas la modernité comme ce qui est moderne, mais comme ce qui est à la mode. Or la mode est une espèce d'éternel retour du nouveau. Huysmans, par exemple, travaillait dans cette optique, sans aucun recul par rapport à l'histoire racontée.

Il me semble que le point de vue de Lambron est assez largement répandu aujourd'hui pour une autre raison encore : c'est que le roman est dominé par l'autofiction. Les auteurs – à travers une

histoire reconstituée – nous parlent d’eux-mêmes et de leurs origines. Le problème identitaire est capital. Il se pose souvent sous la forme de la question « d’où venons-nous dans le passé immédiat ? » Cette question était inconnue du roman du XIX^e siècle.

Quant à Sainte-Beuve, s’il essaye en effet de faire revenir le réel par la fiction, c’est peut-être par une sorte de tentative à la fois de conjurer un certain réel qui le touche de très près et de le tenir à distance. *Volupté* est sans doute le premier roman de la dépression (on disait « mélancolie » à l’époque), une description quasi-clinique d’une affection maniaco-dépressive.

A Alain Besançon : On peut dire en effet que les deux livres que vous avez cités sont à la fois des livres d’histoire et des romans, mais cela vaut pour beaucoup de livres d’histoire. Le linguiste pourrait dire que le seul fait de conjuguer un verbe et d’ajouter un adjectif qualificatif fait basculer un énoncé dans le roman, car le choix du temps et de l’adjectif sont déjà le fruit d’un jugement et d’une prise de distance. On pourrait, en ce sens, affirmer qu’il n’y a pas d’histoire sans une certaine dose de fiction, en des proportions variables selon le talent de celui qui écrit.

A Jean Baechler : En disant que le roman est de la sociologie avec du génie, vous mettez le doigt sur une des spécificités du roman : le talent de l’écrivain. Néanmoins, je ne suis pas certain que l’on puisse disjoindre, comme vous l’avez fait, le récit et le milieu. Ces deux éléments sont, à mes yeux, inextricablement liés, mais, à nouveau, en des proportions variables selon la conception qu’un auteur a du roman.

A Alain Plantey : Nous sommes d’accord sur le fait qu’il n’y a pas d’écriture sans jugement. C’est d’autant plus vrai pour un romancier qu’aujourd’hui même des historiens publient des livres sous le titre de « ego-histoire ». On ne reprochera donc pas au romancier de ne pas faire totalement abstraction de son moi.

A Claude Dulong Sainteny : Pour ma part, le décor Henri II de *La Princesse de Clèves* m’apparaît comme un faux décor Henri II. Personne ne s’y trompe, il n’y a aucune couleur locale. Le décor et les mœurs sont en fait ceux de la cour de Louis XIV.

A Jean-Claude Casanova : Vous avez parfaitement raison de dire que *Les Hommes de bonne volonté* constituent une excellente introduction à la compréhension de la France du début du XX^e siècle. Seul le talent de Jules Romain me semble pouvoir expliquer cette supériorité de l’œuvre romanesque sur les livres d’histoire. Je note au passage qu’il s’agit d’une histoire vécue par l’auteur – de même que pour les autres œuvres que vous avez citées – ce qui me conduit à penser que les romans qui portent sur une période que l’auteur a vécue sont en général supérieurs à ceux qui portent sur une période distante.

*
* *